



LA TEMPORALISATION DU TEMPS : UNE LONGUE MARCHÉ

FRANÇOIS HARTOG*

DOI: <https://doi.org/10.35699/2316-770X.2022.41645>

Texte présenté lors d'une conférence donnée par François Hartog, le 10 octobre 2011, dans le cadre du Programme Chaire IEAT/FUNDEP.

* François Hartog est un historien français spécialisé dans l'historiographie grecque, l'historiographie romaine et l'historiographie moderne. Professeur à l'École des hautes études en sciences sociales en France, il a étudié à l'École normale supérieure de Paris.

Qu'entend-on par temporalisation du temps ? Quelles que soient les manières de le comptabiliser, le temps n'a jamais cessé de passer, menant tout être vivant de son apparition à sa disparition. Les astres n'ont jamais interrompu leurs révolutions. Il n'empêche qu'il y a une histoire du temps. Ont en effet varié les façons qu'ont eues les groupes humains de faire avec le temps et de faire du temps, et multiples ont été les manières de le scruter, de le contrôler, de l'enrôler, de le suspendre ou le supprimer, ou du moins d'y prétendre¹. Là, on entre proprement dans une histoire du temps, qui est celle des communautés face à la contingence, soucieuses de se perpétuer, aux prises avec les conflits d'intérêts et les luttes de pouvoir et, inévitablement, confrontées à la mort de tous et de chacun. C'est toute la gamme de ces opérations sur le temps que je nomme longue marche de la temporalisation du temps, avec, tout aussitôt, cette précision : la marche n'a été ni linéaire ni tendue d'emblée vers un telos unique, qui aurait été le temps de l'Europe ou de l'Occident porté par le concept moderne d'Histoire². Les premiers historiens ont eu souci des synchronismes, tandis que les chronographes ont développé, jusqu'à l'époque moderne, une véritable science des temps. A ce premier puissant instrument de la temporalisation du temps s'est ajouté ce que je nommerais la domestication du simultané du non-simultané, qui vient briser ou miner la suite des temps.

De cette marche, les étapes récentes nous sont les plus familières qui voient se former un temps historisé, dénaturalisé, universalisé, alors même qu'en sens inverse la Nature allait se trouver temporalisée. Les époques de la nature de Buffon en fournissent un repère majeur. Mais nous sommes à la fin du XVIIIe siècle, en 1778. « Comme, dans l'Histoire civile, écrit-il, on consulte les titres, on recherche les médailles, on déchiffre les inscriptions antiques, pour déterminer les époques des révolutions humaines, et constater les dates des événements moraux ; de même, dans l'Histoire naturelle, il faut fouiller les archives du monde, tirer des entrailles de la terre les vieux monuments, recueillir leurs débris, et rassembler en un corps de preuves tous les indices des changements physiques qui peuvent nous faire remonter aux différents âges

1 Krzysztof Pomian, *L'ordre du temps*, Paris, Gallimard, 1984.

2 François Hartog, « *Ordre des temps : chronographie, chronologie, histoire* », in *Théologies et vérité au défi de l'histoire*, Recherches de sciences religieuses, Peeters, 2010, p. 279-28

de la Nature. C'est le seul moyen de fixer quelques points dans l'immensité de l'espace, et de placer un certain nombre de pierres numéraires sur la route éternelle du temps³. Le dégagement d'un temps, conçu comme foncièrement historique, coïncide avec ce que nous avons nommé temps modernes. Un clair indice en est apporté par la montée en évidence de la notion d'anachronisme. Qu'est l'anachronisme ? D'abord (simple) « faute contre la chronologie », précise l'Encyclopédie, consistant à placer un fait ou un événement plus tôt, du grec *ana*, en avant -, il devient une faute contre le temps, une faute de temps, comme on repère une faute de grammaire. Il devient faux- sens, voire contresens. Contredisant aux règles du temps, l'anachronisme va à contre- courant. Dans la mesure où il introduit du désordre dans le cours du temps, il faut le repérer et le dénoncer : on formera des surveillants dont ce sera la charge. On ne doit pas projeter sur le passé des idées, des comportements, des usages qui sont ceux du présent, ignorer la différence des temps. Cette transformation de la notion est donc un signe sûr de la temporalisation du temps.

À rebours, dans ce que je nomme l'ancien régime d'historicité, quand la catégorie du passé l'emporte sur le présent et le futur, l'histoire, celle de l'*historia magistra* ne fonctionne, ne peut fonctionner ainsi, puisqu'on pose que les précédents ont été plus grands. Le passé est à portée de main comme réservoir d'exemples. Les anciens sont au premier rang, le présent se vit comme inférieur, d'où le grand appel de l'imitation pour le hisser, s'il se peut, à la hauteur du passé glorieux. Jusqu'à ce point qui en amorce le retournement, quand imiter, avec le programme proposé par Johan Joachim Winckelmann aux Allemands, devient la voie pour devenir soi-même inimitable⁴. Imiter s'impose comme le plus court chemin vers l'originalité.

L'âge d'or de la temporalisation accomplie (qu'on a cru définitive) est celui du régime moderne d'historicité : le futur domine et le progrès est le but et le moteur. Là, le temps est devenu acteur et lui font cortège les notions d'anachronisme, de survivance, celle d'accélération, d'évolution, de précurseur, celle d'avance et de retard, d'avant-garde, de fourrier. La France de la Restauration a, par exemple, l'émigré qui n'a « rien appris et rien oublié » en butte témoin d'un temps révolu. « Dans les rues, on voyait des

3 Buffon, *Les Epoques de la nature*, éd. J. Roger, Paris, Editions du Muséum, 1988, Premier Discours, p. 3.

4 François Hartog, *Anciens, modernes, sauvages*, Paris, Seuil, 2005, p. 108-109.

émigrés caducs avec des airs et des habits d'autrefois, hommes les plus respectables sans doute, mais aussi étrangers parmi la foule moderne que l'étaient les capitaines républicains parmi les soldats de Napoléon », note Chateaubriand dans ses Mémoires d'outre-tombe⁵. Ou encore, une des grandes failles qui traverse la Comédie humaine est celle d'une discordance des temps. Il y a les salons d'ancien régime, provinciaux et décrépits, les demi-soldes de l'Empire, déjà surannés dans leur redingote élimée, et face à eux, dans un autre monde (composite), ceux qui tiennent le haut du pavé.

Qu'est-ce en effet qu'un temps temporalisé ? Un temps, actif, acteur, agent, qui est la mesure de la force de l'Histoire, l'inscription de sa puissance jamais en repos. Il y a le train du temps et les locomotives de l'Histoire ou des révolutions (ce qui, pour certains, revenait au même). Ce temps, qui est celui de l'Histoire, de la philosophie de l'histoire et de l'histoire universelle, telles que les a entendues le XIXe siècle, est d'abord l'affaire des philosophes – Hegel en tête –, qui en sont les desservants et les chantres avant d'en devenir les prophètes désenchantés, en commençant par Ostwald Spengler⁶. Ce temps temporalisé irrigue l'époque qu'on nommera, nettement plus tard, celle des « grands récits », au moment justement où le postmodernisme voudra prendre acte de sa clôture définitive et s'emploiera à en dresser le constat de décès.

Le Récit Suspendu

Avant d'en venir à des situations très anciennes et des temps très éloignés, arrêtons-nous brièvement sur l'aujourd'hui, le nôtre : sur ce moment de présent omniprésent, hypertrophié, de présent seul, que j'ai proposé de nommer présentisme⁷. Des mille façons de l'aborder, j'en choisis une un peu latérale, en partant d'un livre, paru en 2007, *L'homme qui tombe*, du romancier américain Don DeLillo. De quoi y est-il question ? De l'impossibilité, désormais, de tout récit, dans la ville de l'après-11 septembre 2001. Par l'entremise des différents personnages, le livre cherche à faire

5 François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-tombe*, Paris, Gallimard, coll. « Bibl. de la Pléiade », 1951, I, p. 899.

6 F. Hartog, « De l'histoire universelle à l'histoire globale », *Le Débat*, 154, 2009, p. 58-59.

7 F. Hartog, *Régimes d'historicité, Présentisme et Expériences du temps*, Paris, Seuil, 2003.

l'essai de cette impossibilité : qu'est-ce qu'un monde sans récit ? On traverse une succession de cercles : celui des survivants d'abord, les conjoints, les proches, les New-Yorkais, d'autres encore jusqu'aux terroristes eux-mêmes. Partout, se retrouve cette même incapacité à articuler un récit suivi : les dialogues sont bancals, les questions et les réponses ne se rejoignent pas, les paragraphes ne s'enchaînent pas les uns aux autres, on ne sait pas toujours qui parle, l'asyndète est omniprésente. De la première phrase « Ce n'était plus une rue mais un monde, un espace-temps de pluie de cendres et de presque nuit », jusqu'à la dernière phrase : « Puis il vit une chemise descendre. Il marchait et la voyait tomber, agitant les bras comme rien en ce monde », le lecteur se trouve pris dans ce moment de fin du monde, de fumée et de cendres, dans ce temps arrêté : « récit » d'un jour d'apocalypse. « Peut-être est-ce à quoi ressemblent les choses quand personne n'est là pour les voir », se dit Keith, le personnage principal, alors qu'il marche, hagard, après être sorti de la tour en feu⁸. Le roman a beau chercher à appréhender les « jours de l'après », il demeure tout entier pris dans ce temps suspendu. Dans notre temps désormais sans récit courent les petites histoires, sans liens entre elles, et s'impose le storytelling devenu la tarte à la crème des news et de la communication politique. Ce livre est, pour moi, une exploration littéraire du présentisme : jusqu'à son paroxysme.

Pourtant, tout n'a pas basculé le jour du 11 septembre, déjà auparavant ça n'allait guère : la possibilité de faire récit était bien entamée. Pour le signifier, DeLillo introduit, de façon très appuyée, un des fléaux et une des grandes peurs de notre contemporain : la maladie d'Alzheimer. Elle rôde tout au long du livre, symptôme et puissant révélateur de notre époque. Lafemme de Keith, prénommée Lianne, s'était engagée dans du travail social : chaque semaine, elle animait un groupe de « mémorisations d'histoires » pour des personnes aux stades préliminaires de la maladie d'Alzheimer, tandis que lui rejoignait, de son côté, un groupe de joueurs de poker⁹. Quinze ans plus tôt déjà, le père de Lianne, atteint de ce mal, s'était donné la mort. Elle-même en guette avec anxiété les signes avant-coureurs chez elle. Ce ne sont plus les lapsus qui retiennent notre attention mais les oublis. Le couple a un enfant qui devra gran-

8 Don DeLillo, *L'homme qui tombe*, Arles, Actes Sud, 2008, p. 14.

9 Ibid. p. 39.

dir « dans l'ombre profonde de ses propres souvenirs », car il n'aura guère connu ses grands-parents, qui sont « ceux qui ont les souvenirs les plus reculés¹⁰ ».

Plus énigmatique, car il refuse le jeu de la communication, il y a l'Homme qui tombe, artiste de rue connu sous ce nom, car sans un mot d'explication il a pris l'habitude de se jeter dans le vide et d'apparaître ainsi, seulement retenu par un harnais de sécurité, dans différents endroits de la ville. « Cette position visait-elle à refléter la posture spécifique d'un homme qui avait été photographié dans sa chute du haut de la tour nord du World Trade Center [...] un homme se découpant à jamais en chute libre sur l'arrière-plan des panneaux verticaux de la tour ?¹¹ Les journalistes, en tout cas, sont bien en peine de rendre compte de son comportement. Le maire, lit-on, « trouve que l'homme qui tombe est un crétin¹² ».

Dans son ample méditation philosophique sur le temps, Paul Ricoeur trouvait une résolution des apories du temps dans le temps narré : il n'y a, pour finir, de temps pensé que raconté¹³. Mais, dès lors qu'il n'y a plus de narration du temps, il n'y a plus non plus de temps pensé. Ou, plutôt, de quel temps narré s'agit-il si le roman déploie toutes ses ressources pour démontrer l'impossibilité d'articuler un récit ? Et donc de quelle pensée du temps ? S'impose le terme d'aporie, une aporie dédoublée ou redoublée : celle du récit et celle du temps.

En faisant appel aux catégories herméneutiques d'horizon d'attente et de champ d'expérience, telles que les a maniées Reinhart Koselleck, nous pourrions aussi donner cette analyse de la situation présente. L'horizon d'attente, loin de reculer sans cesse, semble au contraire s'approcher de nous, comme cette ligne d'ombre porteuse de menaces, par nous-mêmes mise en mouvement, risquant de faire éclater la bulle présentiste de la globalisation tandis que le champ d'expérience se trouve rejeté quasiment hors champ, sauf sous la forme massive et figée de quelques maîtres mots d'époque (mémoire, patrimoine, commémoration, identité). Cette menace trouve de multiples traductions, de la plus triviale à la plus élaborée.

Se développent des réflexions autour des catastrophes. Ainsi la revue *Esprit* leur

10 Ibid. p. 262. 11 Ibid., p. 266. 12 Ibid., p. 267.

11 Ibid., p. 266.

12 Ibid., p. 267.

13. Paul Ricoeur, *Temps et récit*, Paris, Seuil, 1983, I, p. 17.

a-t-elle consacré un dossier, sous le titre *Le temps des catastrophes*, dans lequel un collectif de chercheurs, qui s'est nommé, de façon emblématique, le « groupe 2040 », expose son approche de ce temps pas « comme les autres » qui induit un « nouveau rapport au temps et à l'action ». Pour eux, « l'idée de catastrophe semble occuper la place que remplissait hier l'idée de révolution »¹⁴. On parle d'apocalypse ou, à nouveau, d'apocalypse, de multiples façons. Du côté d'une approche réflexive, on rencontre les ouvrages de Jean-Pierre Dupuy. Ingénieur, économiste, philosophe, il expose, depuis quelques années, son intime conviction que notre monde va droit à la catastrophe et défend ce qu'il appelle un « catastrophisme éclairé » qui implique un retournement de nos rapports au temps¹⁵ il s'inspire, notamment des réflexions développées dans les années 1950 par Günther Anders à partir de la situation nucléaire¹⁶. Pour Dupuy, il faut « se projeter, dit-il, dans l'après-catastrophe », jeter sur elle un regard rétrospectif, comme si elle avait eu lieu, puisque tout le problème n'est pas de savoir qu'elle aura lieu, mais d'y croire.

Je laisse là cette échappée sur l'aujourd'hui et reviens à ma question initiale. Quelles ont été les conditions de la temporalisation ? Qu'a-t-il fallu pour que le temps en vint à se temporaliser ? Quels déplacements dans les manières de le vivre et de le dire, de l'appréhender ont été nécessaires ? Comment ont-ils affecté les récits du temps qui, au cours des siècles, ont pu être produits ? Pour ce faire, tournons-nous vers des temps d'avant, très loin en amont, justement quand le temps n'était pas (encore) un acteur mais qu'il n'en fallait pas moins faire avec le temps. Quelles manières de faire, quels schèmes ont alors été expérimentés, formulés, qui ont pu être réinvestis ultérieurement, agencés autrement, moins d'ailleurs dans leurs contenus que dans leurs formes, leurs formalités ? Mais en gardant toujours en tête que les choses auraient pu tourner autrement.

14. Esprit, *Le temps des catastrophes*, mars-avril 2008, p. 6, 7 ; Isabelle Stengers, *Au temps des catastrophes*, Paris, La Découverte, 2009. La récente catastrophe de Fukushima a relancé, s'il en était besoin, les publications de toutes sortes.

15. Jean-Pierre Dupuy, *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*, Paris, Seuil, 2002, La marque du sacré, Paris, Carnets nord, 2008. Id. Dans *l'œil du cyclone*, Colloque de Cerisy, Paris, Carnets nord, 2008.

16. Günther Anders, *L'obsolescence de l'homme, Sur l'âme de l'époque de la deuxième révolution industrielle* (1956), trad. française, Editions Ivrea, Paris, 2002.

Temps et récit des premiers temps

Pour un groupe humain, la première façon de faire du temps, la première forme de temps social est l'établissement d'un calendrier. Reliant temps cosmique et temps vécu, le temps calendaire est, pour reprendre encore une expression de Paul Ricoeur, un « tiers-temps ». D'abord lunaires, les calendriers ont ensuite fait place au soleil : dès le troisième millénaire en Égypte. Longtemps, on s'est efforcé de combiner les deux comptes, avant d'introduire, comme à Athènes au VI^e siècle avec la réforme de Clithène, un temps en plus, politique celui-là. Mais ce temps du retour réglé des travaux et des jours, de l'accomplissement des rites et des cérémonies, de l'intronisation des magistrats, de tout ce qui perpétue et renouvelle la communauté se trouve, paradoxalement, soustrait au temps, intemporel de fait.

Émile Benveniste l'avait relevé. Il distinguait, pour sa part, trois temps : un temps physique (continu), un temps linguistique (celui de l'échange je/tu), et un « temps chronique » qu'il désignait aussi comme « le temps des événements, qui englobe aussi notre vie en tant que suite d'événements »¹⁷. Ainsi objectivé, socialisé, le temps du calendrier ménage des intervalles constants et prévoit un comput de ces intervalles fixe et immuable. Ces dénominations du temps, comme Benveniste le note, sont vides de toute temporalité, à l'instar des nombres qui ne possèdent aucune propriété de ce qu'ils dénombrent. Scandé par le passage et le retour des jours, des mois, des années, le calendrier est, au fond, « extérieur au temps vécu, à l'expérience humaine du temps ».

Mais si survient un dérèglement, si se produit une rupture de la continuité, un accroc dans le rythme et le cycle, se pose alors la nécessité d'une intervention pour rétablir l'ordre, réparer, renouer la succession des temps. Une crise grave (guerre, attaques, usurpation, défaite, fin d'une dynastie, voire d'un empire) vient mettre le présent en péril : elle suspend le retour des jours, déborde ou brise le « temps chronique ». À qui revient alors la charge d'y remédier, à qui la prérogative et comment s'y prendre ? Très différentes ont été les réponses apportées par les groupes humains, et leur inventaire risquerait fort d'être interminable, mais apparaîtraient vite, je crois, des traits récurrents dans les façons de faire face à l'imprévu, au menaçant, à la catastrophe advenue. Si leur agencement varie, le répertoire des gestes possibles est assez limité.

17. Émile Benveniste, « Le langage et l'expérience humaine », Diogène, 51, 1965, p. 5

On peut, notamment, recourir à des oracles. On recueille des présages, on (des spécialistes, des prêtres) les interprète, on en tient la comptabilité et on fixe la façon de les « expier », pour parler comme un Romain, c'est-à-dire d'y apporter la réponse adéquate. Plus largement, on peut disposer des pratiques divinatoires, qui sont, si l'on y prête attention, des opérations sur le temps. Elles ne sont pas que cela, mais le sont largement. On consulte le devin (qui répond : si tel présage, alors tel oracle), ou se lève un prophète (qui donne sens à l'histoire), ou surgit un apocalypticien (qui voit arriver la fin et calcule le jour). Pour avoir une bonne idée de l'emprise et du degré de développement atteint par la divination, on peut se tourner vers la Mésopotamie. Entre les mains des scribes, la science divinatoire a été extraordinairement développée. Qu'il s'agisse d'une science, Jean Bottéro et Jean-Jacques Glassner l'ont abondamment prouvé¹⁸. Mais soyons attentifs au fait que cette science est d'abord science du passé. Car le devin est à l'affût des précédents, il réunit dans ses archives tous les cas dont il a pu avoir connaissance et compile des recueils qui garnissent les rayons de sa bibliothèque. Il est mû par un idéal d'exhaustivité. Son expertise consiste à lire les configurations, à déchiffrer ce que la divinité a écrit, notamment, sur les foies de mouton. On va ainsi, selon une démarche déductive, du présage à l'oracle. L'oracle est le résultat d'une démarche qui va du présent (l'état du foie) vers le passé (recherche d'un précédent), avant de formuler l'interprétation et de répondre à la question posée (que faire ? que va-t-il se passer ?), mais le temps n'est pas un facteur en tant que tel. Les dieux écrivent et il faut déchiffrer leur écriture.

Prophétie et apocalypse

Deux formes d'intervention ont fortement et durablement imprimé leurs marques: la prophétie et l'apocalypse. Au moment de leurs proférations, au fur et à mesure de leurs rédactions (celle du livre d'Isaïe s'est probablement étendue sur quatre siècles) et longtemps après, jusqu'à l'époque moderne, dans la mesure où, au-delà de leur lettre, ces structures narratives, ces modes de traitement, d'agencement du temps ont joué

18. Jean Bottéro, « Symptômes, signes, écritures », dans *Divination et Rationalité*, Paris, Seuil, 1974, p. 70-200 ; Jean-Jacques Glassner est l'auteur de nombreux articles sur le sujet, voir, entre autres, « L'aruspicine paléo-babylonienne et le témoignage des sources de Mari », *Zeitschrift für Assyriologie*, 95, 2005, p. 276-300.

un rôle matriciel dans ce qui deviendra la culture de l'Occident. Pour faire face à ce qui survient, risque d'advenir, est déjà là, l'une et l'autre réponse font en effet appel à un autre temps. Scandé par les interventions divines qu'il faut savoir reconnaître, il est découpé en périodes, vectorisé de telle sorte que le moment présent de crise se trouve inséré dans une suite, où il prend sens, voire puisse être reconnu comme prélude à une fin du temps, de ce temps mauvais et corrompu en tout cas. Généralement, les prophètes partent du présent et parlent au présent, tout en faisant appel au passé. Inspirés, les prophètes bibliques savent déceler l'action de Dieu dans l'histoire et dénoncent les manquements à l'Alliance, proclament ce qu'il ne faut pas faire, annoncent ce qui va se passer sauf si....

Le prophète est celui ou celle qui entretient un rapport direct avec la divinité. Choisi par elle, souvent contre son gré, il reçoit vision, inspiration. Requis pour faire face à l'urgence, il part des dangers du présent, mais il fait appel au passé, pour éclairer, donner sens à ce qui a déjà eu lieu. Si bien qu'en donnant le point de vue de Dieu, en se plaçant de son point de vue, en déchiffrant avec sûreté ce qui a eu lieu, il écrit proprement l'histoire, tout à la fois véridique et sacrée puisqu'elle est celle des interventions de Dieu dans l'histoire. Les prophètes bibliques écrivent. Richard Simon les voyait d'abord comme des « écrivains publics », chargés d'écrire les affaires les plus importantes de l'État. « C'est pourquoi les Juifs nomment encore aujourd'hui Prophètes la plupart des livres historiques de la Bible », « Ils pouvaient être aussi, en leur qualité d'interprètes de Dieu, à l'occasion, des orateurs publics (nabi), annonçant au peuple sa volonté »¹⁹. Ce qui va se passer, comme ça s'est déjà passé, si rien ne change.

Car à la différence du Zeus homérique, Dieu peut « changer d'avis » : il peut avoir pitié et agréer la repentance des hommes. « Qui sait si dieu ne se ravivera pas et ne se repentira pas ? », se dit Jonas, qui, pour cette raison, fait tout pour échapper à sa mission d'aller annoncer aux gens de Ninive que leur ville va être détruite. À la limite, une prophétie serait d'autant plus authentique qu'elle ne s'est pas accomplie ! Puisque ce serait la preuve même de son efficacité. Ainsi, selon Martin Buber, « le véritable prophète n'annonce pas des malheurs irrévocables ; il parle de telle sorte que ses paroles se mêlent à la puissance de décision inhérente à l'instant présent, et que ses messages de malheur éveillent précisément cette dernière »²⁰. Récit du temps perfor-

19. Richard Simon, *Histoire critique du Vieux Testament*, Paris, Bayard, 2008, p. 109.

20. Martin Buber, *La foi des prophètes*, trad. par M.-B. Jehl, Paris, A. Michel, 2003, p. 169.

matif, la prophétie exhorte à faire, en ménageant une ouverture vers un temps d'après les tribulations (après l'exil, le retour ; après la destruction, la reconstruction ; après le jour de Yahvé, la bénédiction). Si la structure de la prophétie est proche de celle de la divination, le devin comme le prophète travaille d'abord avec et sur le passé, Yahvé est le seul à faire l'histoire. Il fait même servir les ennemis d'Israël aux desseins de sa politique, et le roi Cyrus peut être qualifié de « oint de Dieu ». Donnant à voir le sens de l'histoire, le prophète est aussi le garant de l'espérance (il y aura renouvellement de l'Alliance).

Même si elle s'inscrit dans et s'écrit à partir du genre prophétique, l'apocalypse emprunte d'autres voies. Les exégètes ont d'ailleurs reconnu des passages apocalyptiques chez certains grands prophètes (Isaïe, Ezéchiel). La suscite, elle aussi, une crise, plus exactement, elle se déploie autour d'un constat d'aporie qu'elle proclame. Le présent est tel qu'il n'y a plus d'issue, regimber, se révolter ou toute autre action ne sert de rien, les impies nous cernent et nous étouffent. Il n'y a plus rien d'autre à faire que de voir venir (au sens premier) la fin et s'y préparer. La crise présente génère d'intenses spéculations, tout particulièrement, celle du calcul des temps (jusques à quand ?). Elle peut procéder de deux façons, non exclusives l'une de l'autre. Elle recourt à des prophéties rétrospectives (pour nous), telles les visions prêtées à Daniel et leurs interprétations. On peut lire Daniel 11 comme une histoire de l'époque hellénistique vue par un Juif pieux. C'est d'ailleurs ainsi que le philosophe Porphyre, dès le III^e siècle, l'a lu. Ou elle présente un découpage de l'histoire par périodes. Fixées et écrites par dieu, elles rythment l'histoire et lui donnent sens. Telle est le cas de l'apocalypse des Dix Semaines dans le livre d'Hénoch.

L'écrit apocalyptique est une réponse à une question taraudante : jusques à quand ? Tourné vers l'établissement de la date de la fin, il ne fait pas grand cas du passé, car il n'y a encore rien eu de tel : une aporie aussi complète, sans issue aucune. Quant au futur, il n'est tourné vers lui que parce qu'il faut sortir d'un présent insupportable, mais il ne peut s'agir que d'un futur en rupture profonde avec tout ce qui a précédé. L'apocalypse brise le temps et excède les récits ordinaires. Le passé se découpe en périodes, le voir est affaire d'inspiration et de vision, tel Moïse dans Jubilés, ou Hénoch, le patriarche antédiluvien. Pour les apocalypticiens, ces périodes existent bel et bien. Elles ont été décidées, délimitées, inscrites dans les livres célestes par Dieu : l'homme

ne peut ni les changer ni les hâter. Il n'y a pas de place, pour ce phénomène moderne, nommé accélération du temps. Seul Dieu peut allonger ou raccourcir les temps. Rédigé au milieu du II^e siècle avant dans le milieu essénien, *Jubilés* découpe le temps en semaines : semaine d'année de 7 ans, jubilé de 49 ans, pour un total de 100 jubilés, soit 4900 ans. À Moïse, Dieu intime l'ordre d'écrire « ce qui adviendrait, le récit complet de la répartition légale et certifiée, de tout le temps »²¹. Suit un récit parallèle à celui de la Bible, où chaque événement est daté par jubilé, semaine, année, voire quantième du mois. À l'arrière-plan, le rigoureux système calendaire de Qoumrân sous-tend l'ensemble.

Au total, et de façon paradoxale, l'apocalypse valorise, fut-ce négativement, le présent. Car il est ce moment qui permet de voir complètement, de comprendre intégralement les prophéties du passé. Telle est la perception développée par les sectaires de Qoumrân. Dans leurs commentaires (*peshar*), ils introduisent même un écart (temporel ?) entre les visions et leurs interprétations. La vision du prophète (Jérémie ou Isaïe) est évidemment vraie mais elle ne devient pleinement décryptable qu'aujourd'hui, elle ne livre la totalité de son message qu'au Maître de justice, « à qui Dieu a fait connaître tous les mystères des paroles de ses serviteurs les prophètes ». Ainsi l'aporie du présent (dramatisée par des persécutions, ou la profanation du Temple) se retourne, malgré tout, en « privilège », car de ce lieu, il devient possible de récapituler et de voir au-delà, en ce moment où tout commence à basculer. À condition d'être dans les dispositions nécessaires et d'avoir su rompre avec les impies.

Persuadés d'être la dernière génération, les Esséniens, regroupés autour de Qoumrân, se vivaient comme le « véritable Israël ». Leur vie était réglée par un calendrier aussi précis que strict. En opposition à la culture grecque et romaine, mais aussi à l'impiété des Pharisiens, ils ont développé une vision apocalyptique de la fin des jours. Le Maître de justice sait tout de cette fin et « lit couramment » les paroles des prophètes. Le *peshar* (commentaire inspiré de textes de la bible) devient un instrument pour prédire l'avenir, c'est-à-dire le présent. Ainsi quand Habacuc fait mention des Chaldéens, il faut entendre, en fait, les Romains. Le *peshar* recourt à la lecture typologique, dont les chrétiens systématiseront l'emploi, pour en faire l'instrument majeur de leur lecture de l'Ancien Testament. Dans cette pratique se loge également une opération sur le temps.

21. *Jubilés*, 1, 4-6.

Les écrits de Qoumrân font aussi place à la notion d'une révélation graduelle. « Selon tout ce qui a été révélé temps par temps et pour mesurer la compréhension qui a été trouvée selon les temps, et la loi du temps », selon ce principe marchera la lignée d'Israël, indique la Règle de la Communauté²². L'histoire est une succession de périodes, décrétées par avance, dont les prophètes révèlent les mystères, jusqu'au Maître de justice qui est placé en position finale. S'il y a une temporalisation du temps, elle est nettement de l'ordre de l'eschatologie, n'en demeure pas moins qu'est introduite l'idée que le temps fait quelque chose à l'affaire, pour parler familièrement. « Temps par temps », « selon les temps », « loi du temps », autant d'expressions qui, même la part faite des problèmes de traduction, pointent toutes dans la direction d'un facteur temps.

L'apocalypticien déploie des prophéties rétrospectives et réactive d'anciennes prophéties (en les réinterprétant), à l'aide d'un dispositif qui est celui de la pseudépigraphie. On se projette dans le passé pour parler du présent : tout se passe comme si on découvrait le présent à partir d'un point lointain du passé (avec les yeux d'Hénoch, de Moïse ou de Daniel). « Le futur des apocalypticiens, observe l'exégète André Lacocque, est notre présent puisqu'ils se projettent dans un passé éloigné sous des noms d'emprunt pour parler d'événements qui leur sont contemporains »²³. Pourquoi ce recours à un point de vue si reculé, pourquoi passer par cette distanciation préalable, qui est une forme du « regard éloigné » ? Tout indique que c'est la seule manière pour éclairer, comprendre ce qui advient, pour nommer l'événement, et pour être entendu par les contemporains. Pour construire l'autorité d'une parole qui, pour dire la vérité, doit d'abord être dans le vrai de son époque. Un lien est ainsi noué entre passé et futur, présent en fait, grâce à la vision du prophète (à partir du point de vue du passé lointain). Il en va différemment avec l'Apocalypse de Jean qui se place d'emblée dans le temps nouveau ouvert par le Christ, qui va de l'Incarnation à la Parousie.

22. Devorah Dimant, « Temps, Torah et Prophétie à Qoumrân », dans *Le temps et les temps, dans les littératures juives et chrétiennes au tournant de notre ère*, ed. Ch. Grappe et J.-Cl. Ingelaere, Leidien, Bostin, Brill, 2006, p. 158.

23. André Lacocque, *Daniel et son temps : recherches sur le mouvement apocalyptique juif au IIe siècle avant J.-C.*, Genève, Labor & Fides, 1984, p. 87.

Poursuivons un peu plus avant encore sur ce geste de la périodisation. Car, au moyen de cette ancienne et récurrente opération, on ordonne le temps et, du même mouvement, on le maîtrise. Parmi les plus fameuses, citons la périodisation savante de l'érudit romain Varron, qui répartissait les temps en trois catégories, l'adèlon, le mythicon, l'historicon ; l'eschatologique de saint Paul, avec les trois stades : ante legem, sub lege, sub gratia. Celle des âges du monde, élaborée par saint Augustin, où il combinait les âges biologiques, l'histoire sainte et l'eschatologie. Cette périodisation, qui traite du genre humain comme d'un homme unique fournira une forte armature longtemps reprise et active. Celle, enfin, mise au point par Joachim de Flore (au XII^e siècle). Disputée, elle ne demeurera pas moins active, sous divers avatars, jusqu'à l'époque moderne. Joachim reconnaissait trois évangiles, celui du Père, celui du Fils, celui de l'Esprit ou Évangile éternel, qui était sur le point de survenir. Les calculs en fixaient le commencement vers 1260. Le schéma de Joachim procède à une sorte d'historisation ou de temporalisation de la Trinité. Cette construction combine la très canonique lecture typologique avec une inscription dans le temps et un calcul des temps qui l'est beaucoup moins.

Sur un mode certes moins grandiose, en faisant sien le geste souverain de périodiser, l'historien moderne reprend, qu'il le veuille ou non, quelque chose de la posture du prophète, à qui Dieu a donné à voir les périodes de l'histoire. L'historien ne prétend-il pas être celui qui voit au-delà : la longue durée (reconnue par Braudel), le long Moyen Âge (défendu par Jacques Le Goff), le siècle des révolutions (déployé par Furet), ou, en sens contraire, le court XX^e siècle (retenu par Eric Hobsbawm) ? Au terme de son enquête, il prétend mieux voir le passé, tel qu'en lui-même, sous cet éclairage nouveau, et met en circulation un nouveau récit. Il suffit de penser à la Méditerranée de Braudel et à l'étagement des trois temporalités, dont le schéma est passé dans le savoir commun. Périodiser, c'est en effet trouver les bons rythmes, à la fois les plus exacts et les plus explicatifs ; c'est aussi démultiplier les niveaux, dégager les couches du temps, se faire géologue du temps. L'historien moderne fait la part la plus exacte au temps, en fonction de l'efficiencia qu'il lui reconnaît. Par cette prérogative, tenue aujourd'hui pour un droit imprescriptible du métier d'historien, il considère être pleinement dans son rôle. Définir et nommer des périodes, des époques. Thucydide n'a-t-il pas nommé la période d'hostilités ouverte en 431 entre Athènes et Sparte, et qui allait durer trente ans, « La » guerre du Péloponnèse ? Pour toujours.

Qu'a-t-il fallu pour rendre possible la temporalisation du temps, nous demandions-nous en commençant ? En allant des mises en question contemporaine de la temporalisation moderne du temps vers des temps très éloignés (d'avant cette temporalisation), nous avons été attentifs aux liens entre temps et récit. De L'homme qui tombe aux écrits apocalyptiques, d'un temps suspendu à l'approche d'un temps tout autre, si différents soient-ils, ces récits sont lancés par des crises du temps et sont des réponses à ces crises. Ils sont des façons de faire avec le temps et de faire du temps. Don DeLillo n'est ni un prophète ni un apocalypticien, il est un romancier qui nous montre la cage de fer dans laquelle nous nous trouvons avec ses barreaux présentistes. Quant aux anciens récits, quatre traits principaux caractérisent leur traitement du temps. Incontestablement, un privilège (même négatif) est reconnu au présent comme moment décisif. L'introduction de périodes (certes fixées et écrites par Dieu) est une opération qui ordonne et donne sens au temps. La reconnaissance, dans les écrits de Qoumrân, d'un caractère graduel de la révélation est une idée importante, porteuse d'une forme de temporalisation (même s'il convient de la distinguer nettement de la temporalisation moderne). L'histoire enfin existe, soit comme histoire prophétique (le prophète est celui qui donne sens à ce qui a eu lieu du point de vue de Dieu) soit comme prophétie rétrospective (Daniel annonce comme à venir ce qui a déjà eu lieu). Ainsi ces traits « modèlent » un certain visage du temps²⁴.

24. Ces pages s'inscrivent dans une réflexion plus large que je m'efforce de mener sur la temporalisation du temps.